

souvent. Dès que parut la *Fantastique* qui contenait là dessus nos idées qui sont celles de tous les journaux désirant du bonno foi le bien du pays, et de beaucoup d'anglais, consciencieux, avec cette seule différence, que nous parlons un peu plus franchement et hardiment; que cela ne plait aux gens qui médisent la chèvre et le chou, Messieurs Fraser et Cie; nous donneront ordre de discontinuer leurs annonces, attendu qu'ils ne voulaient pas avoir l'air de favoriser un journal qui prenait si ouvertement les intérêts canadiens ! et qui voulait restreindre la liberté anglaise !!! Il paraît que Messieurs Fraser et Cie. ne comprennent point ce qu'ils lisent ou qu'ils pensaient qu'ils nous donnaient leurs annonces ils allaient faire tout d'un coup une grande révolution dans la politique du journal, nous faire dire un jour blanc demain noir; parler aujourd'hui pour les canadiens patriotes, demain pour les anglais du gouvernement, vanter dans un numéro les idées libérales, louer dans un autre les belles opinions bureaucratiques. Nous sommes mortifiés pour nous-mêmes d'abord mais bien plus encore pour ces messieurs s'ils ont cette espérance. Nous laissons cette basse vénalité à d'autres journaux qui sont un titre plus scientifique que le nôtre en cachant un fond bien autrement fantasque. Nous dirons de plus à Messieurs Fraser, et Cie. qu'ils se sont trompés et que, sans vouloir nous larguer outre mesure de sentiments qui ne seraient pas infiniment les nôtres, nous avons refusé à des conditions mille fois moins honorables un patronage cent fois plus profitable.

Voilà pour nous. Voici maintenant pour le public. Chacun avouera que le patronage accordé à un journal sous le rapport commercial ne doit avoir nul rapport avec sa politique, sans cela il faudrait tirer de singulières conséquences et croire que Messieurs Fraser, et Cie. qui annoncent dans le *Mercury* aussi bien que dans le *Cauchien* partagent les opinions de ces deux feuilles. Ce ne serait flatter ni pour les canadiens ni pour les journalistes. Si par exemple Messieurs Fraser et Cie. veulent établir le principe qu'il ne faut avoir de relations d'affaires qu'entre gens d'opinions semblables, cela pourrait devenir inquiétant pour eux mêmes; car alors les marchands canadiens qui, en immense majorité, sont attachés à leurs droits, à leur langage, à leur religion, à leurs institutions ne nous devont point aller acheter chez Messieurs Fraser, et Cie. dont les opinions sont contraires à leurs propres sentiments. Certes, l'idée est nouvelle pour nous; mais comme elle est du goût même de Messieurs Fraser, et Cie. nous pourrions en l'émettant dans notre feuille contribuer souvent à la répandre, à l'aviver, à la faire prospérer. Ainsi donc avant d'acheter chez ces Messieurs, les personnes qui assisteront à leurs encaux devront exiger à la suite des conditions de vente une longue profession de foi sur tous les points de différence politique. Ce sera curieux et fort amusant pour le public; mais en définitive cela pourrait bien ne faire rire qu'à demi quelques-uns encauteurs de cette ville.

Les canadiens que les anglais accusent à tort de tant d'ignorance et d'illibéralité n'ont jamais été aussi encore de pareils sentiments, qu'il faudra réléguer avec la fausse justice égoïste de Lord Sydenham et le gouvernement responsable de John Russell.

UNE SCÈNE DE DÉMÉNAGEMENT.

ou
Le 1er Mai à Québec.

Le mois de mai en est un dont les poètes anciens et modernes se sont emparé comme à l'envi pour assouvir leur rage rimeuse et cadencée; et apparemment que si les poètes anciens et les poètes modernes n'avaient eu l'honneur de naître ni de résider dans notre pauvre bonne ville de Québec, car leur verve la plus bavarde n'aurait pu que rester muette, (la moins capable qu'elle n'est, être sourde et aveugle.) un spectacle fort peu romantique dont ses rurs fussionnés à cette mémorable époque. Si l'on en croit les poètes étrangers, le mois de mai, dont ils nous ont fait le nom si doux, si suave, si plein de délicieuses inspirations, est celui qui les douze mérites des éloges sans borne à cause des fleurs, du chant des oiseaux, du beau soleil qu'il nous

ramène. A Québec le mois de mai nous promet bien toutes ces belles choses-là, mais il laisse à son successeur le soin de payer ses dettes, occupé qu'il est à nous débarrasser des neiges sales et noires que nous restons encore alors, en vilain souvenir de l'hiver. Nous avons déjà chanté jadis dans nos colonnes les désagréments du mois de mai; mais nous avons oublié de placer devant nos lecteurs une des scènes qui sur mille du même genre peuvent fournir à l'observateur philosophe qui par hasard n'aurait alors rien de plus intéressant à faire, quelques instants de récréation à défaut du spectacle enchanteur que la nature ingrate oublie de nous procurer. Le premier jour du mois de mai, nous ne savons trop pourquoi, à été choisi par les excellents citoyens de la vieille ville pour changer leur lieu de résidence, pour le mieux ou pour le pire; aussi, ce jour-là, les rues présentent-elles le spectacle le plus domestiquement pittoresque qu'on puisse imaginer; on voit en tous sens des voitures chargées de meubles de toutes les espèces et de toutes les richesses, depuis la chaise défectueuse jusqu'au piano de 100 lous inclusivement; la voie publique en est obstruée; on est abasourdi par les cris et les juronements des porteurs aux charretiers et des charretiers aux porteurs, qui ne peuvent faire sortir ni par les portes ni par les fenêtres des immenses armoires qui restent suspendues entre le ciel et la terre, menaçant ceux qui se hasarderaient au dessous, d'une mort imminente, et qui finissent enfin par trouver leur passage après avoir laissé à un morceau du corniche, la une patte, plus loin une poignée; la poussière d'un tapis qu'un amateur secoue de son mieux à un second étage répand un loin une ophtalmie plus ou moins sérieuse tandis que l'odorat est beaucoup moins agréablement chatouillé par l'arrivée fortuite d'un article de vaisselle que nous nous dispenserons de désigner ou de décrire; ici vous rencontrez des familles entières chargées à dos courbés des effets du ménage le plus singulièrement groupés; un homme; la tête étouffée sous une énorme perruque à laquelle sont pittoresquement attachés des chapeaux, des manchettes, des bouts de tuyaux de poêle, va se précipiter dans les jambes d'un paysan petit chien blanc qui y perd une patte et qui y gagna une couche de sueur, le pauvre homme qui se relève après grand peine et seigneur est investie par la matresse du chien et seigneur assumé par sa propre femme qui ne raccommode pas les affaires en laissant tomber à terre dans sa colère, une pile d'assiettes blanches qui ne gagnent rien à cette chute. Mais toutes ces scènes éparées n'en valent pas une qui s'est passée sous nos yeux et que nous offrons à nos lecteurs d'une manière un peu plus détaillée.

Un propriétaire d'une grande maison située dans St. Roch avait promis, dès Février, le bas de sa maison à un locataire qu'on nous nomme Jean pour le reconnaître; plus tard un autre que nous appellerons l'étranger avait demandé les mêmes appartements; or comme il offrait de meilleures apparences de paiement régulier et prût d'un prix plus élevé, le propriétaire oblia un soigneur d'oublier la simple promesse verbale qu'il avait faite à Jean et accorda un bail à Pierre. Les autres parties de la maison furent louées à divers autres locataires; à celui-ci, une à l'autre plusieurs chambres etc; le tout longuement détaillé dans les minutes du notaire et dans la mémoire du propriétaire. Le premier, ou plutôt le 3 mai, Jean arrive du grand matin avec sa femme, ses enfants petits grands et moyens ses meubles qu'il entasse pile melle dans les appartements qu'il croit avoir loués et que ne veut pas encore quitter celui qui les a occupés durant l'hiver écoulé (nous le nommons Martin). Martin, comme Jean, a femme et nombre d'enfants; il est cordonnier par nécessité et outre cela veut de la tir, des pommes, et quelques gâteaux par surcroît; c'est comme on le voit un homme très entreprenant, ce qui ne l'a pas empêché de faire de très-mauvaises affaires qui l'ont mis fort nul avec son propriétaire homme dur et sans entrailles comme ils sont presque tous à la fin d'une année non payée; pour se venger de lui sur la promesse du nouveau locataire qui doit le remplacer, Martin ne veut pas déloyer et dès l'arrivée de Jean la querelle s'élève comme suit:

Jean entre dans son logement chargé de chaînes, de bancs etc etc, et accompagné de ses enfants qui portent chacun un sac; le ménage selon sa force ou son goût; l'un brandit une paille à briser, l'autre fait sauter une cage où gémît un pauvre moineau qui balloût presque assommé meurtir sur tous les sens à l'air du dire que le déménagement lui cause un grand casement du tête; une petite fille tient dans son tablier une chatte et cinq petits très gros; tandis que leur mère a dans ses bras un enfant qui par ses cris forme la musique qui n'égale pas cette marche forcée. Tous ces porteurs divers posent leur fardeau dans le milieu de la salle et à peine s'en sont-ils débarrassés que Martin, un femme et ses enfants s'en emparent à leur tour et les remettent dans la rue par la fenêtre; ce qui forme un jeu de théâtre des plus récréatifs pour les spectateurs désintéressés. La scène est des plus troublées; les hommes parlent fort, les femmes s'égaillent, les enfants se battent et crient, et les chats mis en liberté se sautent en miaulant, à leur ancien domicile:—

Jean.—Et moi je vous dis que je resterons. Qué ça signifié que tout cet arin, ce charroirment dans la rue que vous nous faites comme une bande de grossiers que vous êtes.

Martin.—Apprenez monseigneur Jean que je somme dans la loi et que j'y resterai malgré vous et le propriétaire de la baraque où je vous scrute toutes sortes de joissances quand vous l'aurez, mais pas avant.

Jean.—Et moi je vous fais ma déclaration que si vous ne sortez d'ici à l'instant vous ne serez pas clair devant le juge à l'œil et je vous fais en outre.

La femme de Jean.—Cui et l'es ben de la patience de tant l'interlupiner et long-temps; va-t'en ci la vacie pour les faire faire à d'autres comme des poutres.

La femme de Martin.—Cui et l'es ben de la patience de tant l'interlupiner et long-temps; va-t'en ci la vacie pour les faire faire à d'autres comme des poutres.

La femme de Jean.—Cui et l'es ben de la patience de tant l'interlupiner et long-temps; va-t'en ci la vacie pour les faire faire à d'autres comme des poutres.

La femme de Martin.—Cui et l'es ben de la patience de tant l'interlupiner et long-temps; va-t'en ci la vacie pour les faire faire à d'autres comme des poutres.

La femme de Jean.—Cui et l'es ben de la patience de tant l'interlupiner et long-temps; va-t'en ci la vacie pour les faire faire à d'autres comme des poutres.

La femme de Martin.—Cui et l'es ben de la patience de tant l'interlupiner et long-temps; va-t'en ci la vacie pour les faire faire à d'autres comme des poutres.

La femme de Jean.—Cui et l'es ben de la patience de tant l'interlupiner et long-temps; va-t'en ci la vacie pour les faire faire à d'autres comme des poutres.

La femme de Martin.—Cui et l'es ben de la patience de tant l'interlupiner et long-temps; va-t'en ci la vacie pour les faire faire à d'autres comme des poutres.

La femme de Jean.—Cui et l'es ben de la patience de tant l'interlupiner et long-temps; va-t'en ci la vacie pour les faire faire à d'autres comme des poutres.

La femme de Martin.—Cui et l'es ben de la patience de tant l'interlupiner et long-temps; va-t'en ci la vacie pour les faire faire à d'autres comme des poutres.

La femme de Jean.—Cui et l'es ben de la patience de tant l'interlupiner et long-temps; va-t'en ci la vacie pour les faire faire à d'autres comme des poutres.

La femme de Martin.—Cui et l'es ben de la patience de tant l'interlupiner et long-temps; va-t'en ci la vacie pour les faire faire à d'autres comme des poutres.

La femme de Jean.—Cui et l'es ben de la patience de tant l'interlupiner et long-temps; va-t'en ci la vacie pour les faire faire à d'autres comme des poutres.

La femme de Martin.—Cui et l'es ben de la patience de tant l'interlupiner et long-temps; va-t'en ci la vacie pour les faire faire à d'autres comme des poutres.

La femme de Jean.—Cui et l'es ben de la patience de tant l'interlupiner et long-temps; va-t'en ci la vacie pour les faire faire à d'autres comme des poutres.

La femme de Martin.—Cui et l'es ben de la patience de tant l'interlupiner et long-temps; va-t'en ci la vacie pour les faire faire à d'autres comme des poutres.

La femme de Jean.—Cui et l'es ben de la patience de tant l'interlupiner et long-temps; va-t'en ci la vacie pour les faire faire à d'autres comme des poutres.

La femme de Martin.—Cui et l'es ben de la patience de tant l'interlupiner et long-temps; va-t'en ci la vacie pour les faire faire à d'autres comme des poutres.

La femme de Jean.—Cui et l'es ben de la patience de tant l'interlupiner et long-temps; va-t'en ci la vacie pour les faire faire à d'autres comme des poutres.